

Sommaire

Science-Fiction

Poul ANDERSON : *Les Coureurs d'étoiles — La Hanse Galactique, Tome 3*
chroniqué par Philippe Paygnard 3

Fantastique

Margaret ATWOOD : *Neuf contes*
chroniqué par Philippe Paygnard 4

Science-Fiction

Paolo BACIGALUPI : *Water knife*
chroniqué par Noé Gaillard 5

Littérature Générale

Iain BANKS : *Stonemouth*
chroniqué par Pascal J. Thomas 6

Science-Fiction

M.R. CAREY : *Celle qui a tous les dons*
chroniqué par Philippe Paygnard 7

Science-Fiction

Gardner DOZOIS : *Le Fini des mers*
chroniqué par Philippe Paygnard 8

Science-Fiction

Marc HÔMAL : *Putá! Que la vida es polida...*
chroniqué par Pascal J. Thomas 9

Science-Fiction

Cixin LIU : *The Dark Forest*
chroniqué par Pascal J. Thomas 11

Essai

Sydney PADUA : *The Thrilling Adventures of Lovelace & Babbage*
chroniqué par Pascal J. Thomas 13

Fantastique

Bruno POCHESECI : *L'Amour, la mort et le reste*
chroniqué par Philippe Paygnard 14

Fantasy

Terry PRATCHETT : *Le dernier Continent*
chroniqué par Rachel Tanner 15

Science-Fiction

Kim Stanley ROBINSON : *2312*
chroniqué par Pascal J. Thomas 20

Science-Fiction

John SCALZI : *La controverse de Zara XXIII*
chroniqué par Noé Gaillard 22

Essai

Dominique SOULÈS & Florence TRAISNEL (dir.) :
Antoine Volodine et la constellation « post exotique »
chroniqué par Eric Vial 23

Fantastique

Jean TEULÉ : *Entrez dans la danse*
chroniqué par Eric Vial 24

Science-Fiction

David WEBER : *Au Champ du déshonneur*
chroniqué par Noé Gaillard 25

Science-Fiction

Gandahar n° 12, revue dirigée par JP Fontana
chroniquée par Noé Gaillard 26

Science-Fiction

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2018
chroniqué par Pascal J. Thomas 26

Editorial

Le vide des greniers

C'est à Millau que j'ai dû rencontrer Jean-Paul Cronimus pour la dernière fois. C'était avant le viaduc, au début des années 1990, et j'avais été coincé dans la fonction de président de jury du baccalauréat dans le lycée de l'endroit. Lui-même, professeur d'allemand à Rodez (si mes souvenirs ne me font pas défaut) participait aux jurys. J'avais été agréablement surpris de tomber par hasard sur cette figure tutélaire du fandom français des années 70. Peut-être l'ai-je recroisé dans les conventions qu'il hantait assidûment, appareil photo en bandoulière ; mais ma fréquentation de ces rassemblements avait baissé durant ces années-là.

J'arpente une fois par an le foirail de Saint-Affrique, bourgade plus petite et plus méridionale que Millau, mais tout aussi aveyronnaise, connue surtout comme ville natale d'Emile Borel, et dont le vide-grenier des samedis matin est une source de plaisirs douteux et sans cesse recommencés. Le 14 juillet dernier, on y trouvait un bouquiniste au stock distingué et au fort accent français qui mettait en avant une biographie dudit Borel, tout en ignorant tout de son attaché local (il n'avait pas dû lire le nom de l'avenue voisine) et des raisons de sa renommée, certes modeste aujourd'hui en-dehors du cercle des mathématiciens.

On trouvait aussi un vendeur barbu et bavard d'ésotérisme, de minéraux, et de rock (sous forme de vinyle plutôt que de cailloux). Discrètement posées en arrière de son étal, deux caisses de livres me tiraient l'œil : elles étaient pleines de « Présence du Futur » période blanche intermédiaire. Des exemplaires de service de presse dans un état étincelant, encore munis de leur « prière d'insérer » soigneusement pliés sous la couverture – c'étaient à l'époque de petits feuillets verts

composés et imprimés à un format à peine inférieur à celui du volume.

J'en achète donc une grande pile, à vil prix, et je parle au sympathique marchand, qui me dit très vite que c'est la collection d'un critique qui vivait à Rodez et avait travaillé pour « Horizons du Futur... – *Horizons du Fantastique*, voulez-vous dire ? – Oui, du Fantastique, mais je ne me rappelle plus son nom... – Cronimus ? – Oui, ça doit être ça. » Il m'est revenu que l'année d'avant, j'avais acheté sur le foirail, sans doute au même vendeur, des livres de SF en allemand (chose assez rare sur les vide-greniers, d'autant que les vendeurs de greniers ne s'attendent guère à en vendre).

Ainsi donc Cronimus est décédé, ce qui n'est pas surprenant vu l'âge qu'il devait avoir ; triste quand même, et triste aussi le fait que je n'en aie pas entendu parler, que ce soit que personne n'en ait parlé, ou à cause de mon manque d'attention pour les nouvelles du milieu SF. Triste aussi de penser à l'évanescence de la trace que nous laissons dans le monde, mais ce genre de sentiment se trouve pour 0,99 € dans tous les Lidl de France et d'Europe. Je me console en me disant que si ce n'est qu'à sa mort que sa bibliothèque (qui devait être considérable) a été dispersée, et hélas en grande partie perdue, c'est qu'il a pu mourir au milieu de ses livres. Car plus triste encore est l'image du fan, ou du bibliophile en général, obligé de passer ses dernières années en maison de retraite, loin des ouvrages qui ont tant compté dans sa vie.

Le vendeur, cela peut vous intéresser, s'appelle Entre Les Lignes, entre-les-lignes@laposte.net, et tient un blog sur <http://entreleslignes12.canalblog.com> Il est établi aux environs de Millau... ce qui referme la boucle temporelle.

Sur une note bien plus positive, j'ai le plaisir d'accueillir une nouvelle signature dans ce numéro de KWS, celle de Rachel Tanner, avec un article plus approfondi que notre manière usuelle. J'espère qu'il vous plaira.

—Pascal J. Thomas

Genre

Poul ANDERSON
Les Coureurs d'étoiles
La Hanse Galactique,
Tome 3
(A Chronology of Technic
Civilization)

Le Béliat', juin 2018, 341 p., 22 €

La Compagnie solaire des épices et liqueurs poursuit sa politique de conquête commerciale à travers l'espace, jouant parfois le rôle de défricheur face à des peuples exotiques et des civilisations étrangères. Fondateur de cette entreprise, Nicolas Van Rijn laisse la place à de jeunes et fougues explorateurs auxquels il est toujours prêt à donner de bons conseils pour le plus grand bien de sa société.

Troisième des cinq tomes prévus consacrés à La Hanse Galactique de Poul Anderson, *Les Coureurs d'étoiles* réunit trois nouvelles et une novella permettant de découvrir quatre nouveaux mondes dont les habitants ont des mœurs bien surprenantes. Quatre histoires de premier contact où l'on retrouve la truculence de Van Rijn (« Territoire ») et la ruse de David Falkayn (« Les Tordeurs de troubles »), mais où le ton devient aussi un peu plus sombre (« Le Jour du Grand feu » et « La Clé des maîtres »).

Écrits dans les années 60, les textes de Poul Anderson sont forcément datés, tout particulièrement en ce qui concerne les personnages féminins. Ces derniers ne jouent que des rôles secondaires et ne sont pas toujours bien traités par les héros masculins. Ainsi, dans « Territoire », Nicolas Van Rijn rappelle régulièrement l'Espérancienne Joyce Davisson à ses devoirs de femme : cuisine et beauté, et s'extasie plus sur ses courbes que sur son intelligence. Alors que Stepha Carls, dans « Les Tordeurs de troubles », semble

échappée des écrits de Robert E. Howard, apparaissant tout à la fois comme la demoiselle en détresse de service et la fière princesse guerrière. Quant à la Cynthienne Chee Lan, unique membre féminin de l'équipage du *Débrouillard*, c'est tout naturellement elle qui se fait enlever et sert d'otage dans « Le Jour du Grand feu ».

Au-delà du point commun qui existe entre ces quatre textes, un premier contact avec une civilisation étrangère, chaque récit a sa propre couleur, sa propre thématique. Seule nouvelle donnant la vedette à l'incontournable Nicholas Van Rijn, véritable Falstaff de l'espace, « Territoire » démontre que les meilleures intentions du monde ne suffisent pas si on ne prend pas en compte les particularités des autochtones. Une chose que Van Rijn sait faire, même si c'est à son profit. L'humour un brin graveleux de Nicholas désamorce l'aspect dramatique de cette histoire où deux humains sont coincés sur une planète dont l'atmosphère est saturée d'ammoniac et où la température excède rarement les -40°C.

L'équipage du *Débrouillard*, composé de David Falkayn, Adzel et Chee Lan, est mis à rude épreuve face aux habitants d'Ikrananka, dont la civilisation est proche du Moyen Âge, dans la novella « Les Tordeurs de troubles », et aux populations reptiliennes de Merséa, un monde menacé par l'explosion d'une supernova, dans « Le Jour du Grand feu ». Il va falloir que le trio, aidé par l'ordinateur de bord du vaisseau, utilise toutes les capacités de ses membres pour atteindre le but recherché par la Compagnie solaire des épices et liqueurs, mettre en place de lucratives relations commerciales. Si le contrat est rempli dans les deux cas, la seconde aventure de Falkayn et de ses compagnons est bien plus sinistre que la première et sa conclusion, en une ultime phrase, se révèle des plus angoissantes.

Nicholas Van Rijn ne participe nullement à l'action de la dernière

nouvelle intitulée « La Clé des maîtres », il ne fait qu'écouter le témoignage des survivants d'une mission sur la planète Cain qui a failli tourner au désastre. Dans ce récit encore plus sombre que le précédent, à la limite parfois de l'horreur, Van Rijn lui-même n'est plus aussi débonnaire que dans « Territoire » et les nouvelles parues précédemment. Ici, il ressemble plus à un Nero Wolfe qui résout l'énigme de la structure sociale de Cain, basée sur une sorte d'esclavage librement consenti, sans bouger de chez lui.

S'inscrivant au cœur d'une œuvre plus vaste, la Civilisation Technique, ces quatre textes permettent de découvrir plus encore l'univers complexe de Poul Anderson et qui rendent également compte de l'époque où ces récits de science-fiction ont été écrits. Jean-Daniel Brèque a su rendre la traduction de la prose andersonnienne suffisamment moderne ou intemporelle pour qu'elle ne soit pas un obstacle à cette lecture, tout au contraire. Quant à Nicolas Fructus, après Nicholas Van Rijn et David Falkayn, c'est le reptilien Adzel et Stepha Carls qu'il met à l'honneur en couverture. Deux tomes à venir doivent enrichir et compléter le Cycle de la Hanse Galactique.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Margaret ATWOOD

Neuf Contes

(Stone Mattress)

Robert Laffont, « Pavillons »,
avril 2018, 324 p., 21 €

Ce nouveau recueil de l'auteure de *La Servante écarlate* propose une plongée dans ses univers toujours si personnels, à travers neuf textes, *Neuf contes*.

Même si Margaret Atwood est associée, grâce à certains de ses best-sellers, au

fantastique et à la science-fiction, on se doit immédiatement de constater que les neuf histoires présentées ici n'appartiennent pas toutes à ces genres de littérature, certaines peuvent même être rattachées de manière évidente au polar ou au *thriller*. Cependant, l'ensemble de ces nouvelles porte la patte si particulière de la romancière canadienne.

Margaret Atwood est bien évidemment l'auteure de *La Servante écarlate*. Dans ce roman dystopique publié en France par Robert Laffont en 1987, adapté au cinéma en 1990 par Volker Schlöndorff et devenu une série télévisée à succès en 2017, l'écrivaine crée une société dominée par la religion où certaines femmes sont cantonnées au rôle de reproductrices. Au-delà de cette sombre vision du futur, elle a également signé les trois tomes du cycle du *Dernier homme* (Robert Laffont, 2005 à 2014) décrivant une fin du monde où expérimentations génétiques et complexe divin participent à la chute de l'Humanité.

Ce n'est pas cette plongée directe dans des univers dystopiques que l'on retrouve dans *Neuf contes*. En effet, les trois premières nouvelles de ce recueil, « Alphinland », « Revenante » et « La Dame en noir », qui se révèlent vite intimement liées l'une à l'autre, jouent plutôt la carte de la nostalgie à travers des personnages vieillissants qui se remémorent leurs souvenirs communs selon des points de vue différents. L'aspect fantastique réside ici dans ces fantômes du passé qui peuvent n'être qu'une illusion issue de l'imagination des divers protagonistes ou bien une réalité cachée aux yeux du commun des mortels. Tout dépend du lecteur.

C'est ce même jeu que l'on retrouve dans « Je rêve de Zenia aux dents rouges et brillantes » où trois vieilles camarades se confient sur leurs amours et leurs attentes, avec la participation d'une petite chienne qui pourrait être la réincarnation de leur amie Zenia ou qui n'est finalement qu'un banal cabot.

Les textes qui composent ces *Neuf contes* sont superbement écrits par Margaret Atwood. Ils donnent souvent le premier rôle à des femmes d'âge mûr, hantées par leurs regrets, leurs espoirs ou tout simplement leurs souvenirs. Et, lorsque ce n'est pas cette génération qui est au centre du récit, il y a toujours une femme forte qui est au cœur de l'intrigue comme Irena dans « La Main morte t'aime » ou Verna dans « Matelas de pierre ».

Si la courte nouvelle « Lesus naturae » appartient plus franchement au genre fantastique avec une narration qui rappelle les non-dits angoissants de Howard Phillips Lovecraft, c'est définitivement « Les vieux au feu » qui domine les neuf textes proposés par ce recueil.

Ultime des *Neuf contes*, « Les vieux au feu » est une histoire aussi finement ciselée que les autres nouvelles réunies ici. Il nous permet de découvrir le quotidien de Wilma dans sa maison de retraite de grand standing. Cette dame âgée perd la vue et voit des petits êtres danser autour d'elle, même si elle sait très bien qu'il s'agit d'une hallucination. Par contre, ce qui n'est pas une illusion, ce sont ces jeunes masqués qui font le blocus de l'établissement en brandissant des pancartes disant aux vieux qu'il est temps de partir définitivement. En quelques dizaines de pages, Margaret Atwood fait entrer le lecteur dans une dimension dystopique en poussant l'idée du conflit de générations à son paroxysme.

C'est finalement un sentiment de douce nostalgie qui domine la lecture de ces *Neuf contes* aux tonalités diverses et prenantes.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Paolo BACIGALUPI

Water knife

(The Water Knife)

J'ai Lu, n° 12101, avril 2018,
320 p., 8,40 €

Si la couverture de ce livre ne vous inspire pas, lisez la quatrième de couverture et imaginez le dénommé Angel sous les traits d'Humphrey Bogart et prêtez le visage de Lauren Bacall à Lucy et faites-vous votre *remake* de *La Rivière Sans Retour* — en oubliant bien sûr Mitchum et Monroe — dans un monde à venir où l'eau est devenue « l'or bleu »... au prix de l'or tout court. Je suis impardonnable, j'ai oublié de vous expliquer à quoi renvoie le titre : nous sommes dans l'Ouest des États Unis, le Mexique a disparu remplacé par les « États Cartels » et c'est la Croix Rouge chinoise qui fournit gracieusement des pompes à eau aux Texans, Calies et autres Zoners dans la misère (Calies pour Californiens et Zoners pour Arizoniens). Vous voyez les déserts (Mojave) et le Colorado. Il y a une guerre de l'eau et les *Water Knife* en sont les mercenaires... Lucy est journaliste indépendante et vivote au gré de ce qu'elle vend. Mais voilà que son meilleur ami se fait tuer pour avoir voulu gérer seul un secret à propos de l'eau qui peut rapporter très gros... Angel — privé mexicain au service de la Cheffe du service des eaux et Lucy vont se retrouver en quête et en grand danger.

Si vous êtes amateur de Western vous avez compris, et si vous aimez les polars le déroulement de l'histoire ne vous surprendra pas, mais vous risquez de trouver le démarrage un peu lent et le tout sans surprise. Il ne vous restera plus qu'à transposer un peu partout dans le monde cette « pénurie » plus ou moins organisée d'eau pour réfléchir sérieusement au problème. C'est pourquoi je me permettrai

de vous inciter à lire comme en complément au programme les deux titres suivants : *L'Or bleu* de Danielle Martinigol (Livre de Poche Jeunesse) et *Aqua TM* de Jean-Marc Ligny (L'Atalante).

Petite remarque : ne vous laissez pas rebuter par le style un peu haché de Bacigalupi.

—Noé Gaillard

- Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur www.daily-passions.com

Littérature générale

Iain BANKS **Stonemouth**

Little, Brown, 2012, 358 p.,
£ 18.99

On ne me voit que très rarement à la plage. Pourtant, j'ai aussi mes lectures d'été, et mon péché mignon sont les romans de Iain Banks, ceux sans M qui ne relèvent pas de la SF. Si j'ai épuisé les romans de SF de Banks, Culture ou autres, il me reste à lire quelques uns de ses livres sans M, dispersés au long de sa carrière ; celui-ci est un des derniers¹.

Dès les premières pages, le miracle des phrases de Banks opère : je plonge instantanément dans l'univers du roman², et des familles rivales de la ville fictive de Stonemouth, et je ne peux m'empêcher de tourner les pages.

Imaginez qu'un estuaire de plus échancre la côte est de l'Écosse, quelque part au nord d'Aberdeen : celui de la rivière Stone, à l'embouchure de laquelle est installée la ville de Stonemouth, ses plages glaciales, son port de pêche, son pont suspendu... et ses deux familles d'entrepreneurs respectés, transporteurs

et patrons de pêche pour l'image publique, trafiquants de drogue pour l'essentiel de leurs revenus et de leur influence. Banks transforme son Écosse en une Sicile de brume, de bruyère et d'ajoncs : personne ne dit rien, mais tout le monde sait, à commencer par la police, qui collabore discrètement avec les maîtres de la ville. Comme l'explique le député européen du coin, on ne peut pas empêcher les gens d'avoir envie de se défoncer, bière et whisky ne suffisent pas toujours à la jeunesse. « We need, in effect, to emplace our own harm-reduction programme in the absence of one agreed on internationally or even nationally. And that, frankly, is where Donald and Mike come in. Along with the local police, of course » (p. 192).

Deux familles, donc. Les MacAvett, menés par Michael, Mike Mac pour faire court. Éternels seconds dans la compétition pour le marché de la défonce, ils acceptent leur condition de bonne grâce mais maintiennent leur position face au numéro 1... Les Murston, installés dans la superbe Hill House, au-dessus de la ville entière, et sous l'autorité de Donald³, heureux père de quatre garçons et deux filles, qui ont tous entre vingt et trente ans et des décimales au moment où se déroule notre histoire.

Histoire qui commence un vendredi, quand Stewart Gilmour revient dans sa ville natale de Stonemouth, où il n'a plus mis les pieds depuis cinq ans. Bien sûr, ses études d'art à Londres et son job dans un cabinet d'architectes de la capitale britannique l'ont tenu à l'écart de l'Écosse, mais s'il n'a pas rendu ne serait-ce qu'une visite à ses parents, c'est que le clan Murston le menace d'un sort funeste s'il osait. Stewart n'est pas à proprement parler un membre du clan MacAvett, même si Mike Mac est son parrain⁴, et ami avec M. Gilmour père, qui pourtant s'abstient soigneusement de toute activité illégale. Et cette seule qualité ne vaut pas

1. Le tout dernier fut *The Quarry*, sorti en 2013, chroniqué dans KWS n° 80, juillet 2017.

2. Un rapide regard sur Internet m'apprend qu'il a même été adapté en série télévisée.

3. En général abrégé en « Don ». Aucune chance que ce soit une coïncidence.

4. Au sens propre !

bannissement. En revanche, il est a vécu une histoire d'amour avec Elli Murston, fille aînée de Don, qui s'est honteusement mal terminée. Il était aussi ami depuis sa tendre adolescence du père de Don, le vieux patriarche Joe Murston. Celui-ci venant de décéder, Stewart a la permission de passer un unique week-end à Stonemouth, où il va pouvoir rencontrer tous ses anciens amis. Et Elli ? Qui sait ce qu'elle pense, qui sait ce que feront les impulsifs et violents garçons Murston s'ils apprennent que leur sœur a revu celui qu'ils haïssent toujours...

À notre époque connectée, les procédés utilisés par l'auteur pour justifier l'absence presque complète de contact entre Stewart et ses pairs pendant cinq ans est peut-être le point faible de l'intrigue. Ce détail mis à part, le roman est admirablement construit. Au cours des trois jours jusqu'à l'enterrement du lundi, flash-backs et conversations reconstruisent le passé de Stewart et, dans une certaine mesure, celui de Stonemouth, tandis que dans le présent la tension monte avec notre prise de conscience du danger potentiellement mortel que représentent les Murston. On trouvera dans le livre tout les points forts de Banks, la texture autant des précipitations écossaises (fréquentes, trempées, réfrigérantes) que des conversations généreusement arrosées (de bière, de whisky, de cocktails innommables...) Bref, on en a pour son compte⁵. L'auteur revisite sans s'appesantir quelques-uns de ses motifs préférés, comme l'inceste frère-sœur, ou les ponts, et lance le minimum syndical de piques politiques.

Stonemouth se lit tellement bien que j'en suis un peu gêné : j'ai l'impression de retrouver le même cocktail que dans *The Quarry* ou *The Steep Approach to Garbadale*. Des livres qu'on peut acheter dans un quelconque WH Smith d'aéroport, lire vite, et vite oublier. Bien entendu, c'est magnifiquement ciselé, mais cette facilité semble devenue un objectif en soi. Un détail insignifiant qui

5. En Banks. Je sais, je ne devrais pas.

est peut-être signifiant : de temps en temps, Banks passe une couche d'accent écossais, procédé pour lui de routine. Dans un cas, la phrase est « traduite » en anglais standard — curieuse précaution, quand on se souvient de la fréquence et de la longueur des passages affublés d'un accent autrement obscur dans *The Bridge* ou *Fearsum Endjinn*. Comme s'il fallait à tout prix ne pas effaroucher un public bien plus large, celui des *thrillers* et des *soap operas*. Après tout, il faut le rappeler, Banks faisait bouillir la marmite avec sa littérature générale, qui se vendait fort bien ; et pouvait ainsi prendre le temps d'écrire la SF qu'il aimait, et se vendait trois fois moins.

Cet avertissement étant posé, loin de moi l'idée de jeter l'interdit sur les parasols et les transats, ou tout autre endroit confortable où l'on pourra profiter tranquillement du talent d'un auteur surdoué, et plus addictif que les stupéfiants qu'engloutissent allègrement nombre de ses personnages.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

M.R. CAREY
Celle qui a tous les dons
(The Girl With All The Gifts)

Le Livre de Poche n° 34922,
 avril 2018, 519 p., 8,20 €

Melanie n'est pas une petite fille comme les autres. Elle n'a qu'une dizaine d'années et elle est enfermée dans une cellule. Chaque matin, des gardes armés la sortent de sa geôle pour assister, avec d'autres enfants comme elles, à des cours dispensés par plusieurs enseignants, dont Madame Justineau qui parfois leur raconte des histoires comme celle de la boîte de Pandore.

Publié en 2013 par L'Atalante⁶, ce roman du Britannique M.R. Carey⁷ est une nouvelle version de l'invasion zombie. Cette fois, ce n'est pas une malédiction divine, un virus ou le passage d'une météorite qui change les hommes en créatures cannibales, les affams (*Hungries* en V.O. et « voraces » dans la version cinéma), mais une variante mutante du champignon *Ophiocordyceps unilateralis* qui prend le contrôle du cerveau. On peut noter au passage que les spores de tous poils semblent avoir la cote puisqu'elles étaient déjà à l'origine de la fin du monde de *L'Homme-feu* de Joe Hill (Jean-Claude Lattès, 2017). Pourtant, ce redoutable agent pathogène se transforme en symbiote avec la seconde génération d'affams à laquelle appartient Melanie. Cette étrange harmonie permet aux enfants de conserver l'intelligence et le langage qui font défaut aux affams, mais qui ne les libère pas de l'envie de chair humaine.

Le petit plus de ce roman de zombies par rapport à beaucoup d'autres, c'est qu'il a été écrit en parallèle avec son adaptation cinématographique par M.R. Carey en personne. Mis en scène par Colm McCarthy, réalisateur d'épisodes de séries télévisées telles que *Doctor Who*, *Sherlock* ou *Black Mirror*, *The Girl With All The Gifts* (devenu *The Last Girl* en version française) est sorti en salles en 2017.

Parmi les différences cosmétiques entre le livre et le film, on peut lister la couleur de peau de certains personnages. Ainsi, la Melanie au teint pâle du roman est interprétée la jeune et impressionnante Sennia Nanua, tandis que la Madame Justineau de papier à la peau d'ébène est incarnée à l'écran par Gemma Aterton. Quant au soldat Kieran Gallagher, décrit comme un rouquin à peine sorti de l'adolescence, il troque ses taches de

rousseur et son poil de carotte pour une peau noire sans que cela ne change rien à son triste destin de victime expiatoire.

La variation la plus sensible entre les deux versions réside dans la non-intervention dans l'adaptation cinématographique des autres survivants humains surnommés les Cureurs. Refusant ou étant exclus des ultimes enclaves civilisées, ces survivalistes utilisent les affams comme des armes vivantes pour attaquer la base où est enfermée Melanie. En faisant disparaître cette sous-intrigue, le film gagne en fluidité là où le roman nous fait entrapercevoir la complexité d'une société dévastée par l'*Ophiocordyceps unilateralis* mutant.

Avec *Celle qui a tous les dons*, M.R. Carey offre à lire une intéressante variation sur le thème des zombies. Il nous fait vivre une fin du monde qui n'est pas la fin de tout, car l'espoir de l'humanité réside dans les enfants et celle qui a tous les dons.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Gardner DOZOIS

Le fini des mers
(Chains of the Sea)

Le Béliar', « Une heure-lumière »,
juin 2018, 100 p., 8,90 €.

Quatre immenses vaisseaux spatiaux ont pénétré l'atmosphère et se sont positionnés au-dessus des États-Unis pour trois d'entre eux et du Vénézuéla pour le dernier. Alors que les autorités civiles font le maximum pour minimiser cet événement hors du commun, les militaires cherchent le moyen de détruire ces envahisseurs et les intelligences artificielles créées par les hommes tentent de communiquer avec ces visiteurs. Et pendant ce temps, le jeune Tommy Nolan,

6. Dans une traduction de Nathalie Mège.

7. M.R. Carey, sous la signature Mike Carey, est également un auteur de comic books reconnu. Il a ainsi écrit pour les plus grands éditeurs américains DC Comics/Vertigo (*The Unwritten*), Marvel (*Thor: Wolves of the North*) ou IDW Entertainment (*The Highest House*).

qui se sent souvent seul surtout quand il fait l'école buissonnière, se découvre un ami imaginaire.

Connu comme le rédacteur en chef du magazine *Asimov's Science Fiction* et reconnu pour ses talents d'anthologiste avec *The Year's Best Science Fiction*, Gardner Dozois a quitté ce monde le 27 mai 2018. Si sa bibliographie en tant que romancier et nouvelliste n'égale pas celle de ses compilations thématiques ou annuelles, l'auteur du *Fini des mers* a cependant signé ou cosigné quelques romans et un certain nombre de nouvelles dont deux, « Apaisement » et « Enfant du matin », ont été récompensées du prestigieux Prix Nebula respectivement en 1983 et 1984.

Le Fini des mers, novella publiée aux Etats-Unis dans les années 70, était restée jusqu'ici inédite en France. Sa traduction tardive⁸ fait qu'en lisant cette histoire d'invasion, avec ces gigantesques vaisseaux étrangers qui ne font rien, on pense tout naturellement au texte de Ted Chiang, « L'histoire de ta vie » (parue en 2006 dans le recueil *La Tour de Babylone* chez Denoël). La ressemblance s'arrête là, car Gardner Dozois n'intègre pas l'art de la sémantique à son récit, il décrit l'attitude des politiques adeptes du secret, des militaires belliqueux, des I.A. à la recherche de compromis et du jeune Tommy. En effet, Dozois ne se focalise pas sur cette invasion tranquille, il prend aussi et surtout le temps de s'intéresser au quotidien plutôt sombre de Tommy, un petit garçon qui n'a plus de copains, qui s'inquiète pour sa mère et qui a un père violent. Ce gamin, qui n'est même pas au courant de l'arrivée des extraterrestres, préfère faire l'école buissonnière, se raconte des histoires de dragons et parle avec les Autres qu'il est seul à voir. Gardner Dozois joue sur le parallélisme de ces deux trames qui n'ont aucun lien entre elles, en apparence.

Après un démarrage somme toute classique, *Le Fini des mers* va bien plus

loin qu'un simple récit de science-fiction. Si l'action n'est pas au rendez-vous de cette nouvelle livraison de la collection « Une heure-lumière », ce sont de véritables émotions que Gardner Dozois projette à travers le personnage de Tommy.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Marc HÒMAL
Putà! Que la vida es polida...

IEO Edicions, « A Tots », n° 215,
juin 2018, 152 p., 15 €

La production littéraire occitane a, ces dernières années, eu tendance à décroître, et n'est pas assez abondante pour qu'on prétende y discerner des tendances. Je crois néanmoins pouvoir dire que la science fiction commence d'y prendre une place affirmée : c'est la deuxième année de suite que la collection de poche « A Tots », qui sort quatre volumes chaque été, en accueille sous sa couverture.

On sera en droit de considérer comme annexioniste l'étiquette « SF » apposée sur un recueil de 7 nouvelles dont une est du fantastique de la plus belle eau, tandis qu'une autre est située dans un futur infesté de morts-vivants, ce qui, pour être devenu un cliché télévisuel, relève encore partiellement de l'horreur plus que de la SF. Je choisis de privilégier le cadre futuriste des cinq autres textes (fussent-ils souvent plus courts), et de voir dans le sous-titre, *7 istòrias d'endacòm mai*⁹, un clin d'œil au recueil de Florian Vernet, *Qualques nòvas d'endacòm mai*¹⁰, paru en 1976 sous le numéro 21 de la même collection « A Tots ».

Se pose immédiatement la question de l'auteur de l'ouvrage. Marc Hòmal, cela pourrait être un nouvel auteur, mais c'est

8. Assurée par Pierre-Paul Durastanti.

9. « Sept histoires d'ailleurs ».

10. « Quelques nouvelles d'ailleurs ».

surtout un pseudonyme transparent, puisqu'il se prononce *marcamal*, mot qui désigne une personne mal habillée, mais surtout évocateur de l'expression « Marcamal se passeja », qui signifie que quelque chose va mal tourner, qu'il y a une bagarre qui menace d'éclater. Ajoutons que le Marcamal est parfois personnifié, comme un personnage du monde des contes, qui porte malheur à qui le croise.

Je suis toutefois à peu près certain que Florian Vernet lui-même ne se cache pas sous le masque de ce Marcamal ; certes, Vernet écrit lui aussi en languedocien, mais son style est plus riche et échevelé, et il n'utiliserait jamais la forme *ordenador* (mais *ordinator*), ni le verbe *anequelir* dans le sens incorrect d'« annihiler » alors qu'il signifie plutôt « faire dépérir ».

Peu importe la personne physique de l'auteur, finalement ; plongeons plutôt dans la matière du recueil. Les dernières nouvelles, les bien nommées « La Lucha darrièra » et « Ultimes Secrets » sont très courtes et relèvent d'une SF presque paradigmatique, vouée à l'exposition d'une seule idée : respectivement, les scientifiques fournissent aux deux camps l'arme ultime pour arrêter la guerre... et ça marche si bien que les gouvernements enterrent cette invention, la guerre est si utile ; et une sonde automatisée, faite pour chercher et trouver, détruit ce qu'elle trouve quand elle le trouve, pour pouvoir continuer son travail de recherche.

Si « Guèrristan », avec son intrigue de guerre éternelle, est plus développé, sa chute ne surprend plus : *Ender's Game* avait fait mieux, il y a bien longtemps. La dystopie ironique de « Lo Pargue Musèu de l'Omni Consorciom » n'est peut-être pas non plus d'une farouche originalité, mais le ton grinçant sauve le texte, qui se déroule comme piège irrémédiable.

On sent le piège fatal dès les premières pages du seul texte fantastique du recueil, « Tòni lo Vièlh ». Tòni est un sorcier, sans doute seulement un rebouteux bon à impressionner les crédules, et un jeune du

village se met en tête de lui voler son magot. Mais le vieux cache bien son argent, et le texte s'ouvre sur une scène de torture assez écœurante — et d'une force indéniable. Le lent désastre qui s'en suit est prévisible, mais finement mené.

Dans l'écœurement réside aussi la force de « L'òme mai astruc del monde » : Aimat, ultra-violent et pervers, est parfaitement adapté au monde post-apocalyptique dans lequel il vit, où il faut écrabouiller du zombie du matin au soir pour avoir une chance de voir le jour suivant. On regrettera juste que le texte ne reste pas cohérent dans le point de vue subjectif d'Aimat, et que la chute soit un peu maladroitement soulignée.

« Projècte Fai Lum », enfin, est le texte de SF à proprement parler le plus intéressant du livre. Au moment où il allait fonctionner, le projet d'intelligence artificielle le plus novateur du monde est tombé radicalement en panne, et Aelís, sa directrice, démissionne et se retire de la recherche. Beaucoup plus tard, on apprend par ses confidences que l'IA est bel et bien née et s'est échappée... L'amateur de SF exercé aura anticipé, naturellement, et les notations périphériques sur les relations d'Aelís avec ses subordonnés sont un peu étranges, mais l'idée est traitée de façon relativement originale.

Au total, on reconnaîtra à Marc Hòmal un talent pour le *gore* qu'il pourrait recycler dans des récits d'horreur de première force, et la capacité de traiter les thèmes de la SF contemporaine — même s'il ne se débarrasse pas totalement du symptôme dont souffrent les SF embryonniques de chaque nation : celui de ne pas avoir de mégatexte bien bâti dans leur cadre de référence culturel propre, de ne pas s'inscrire dans un jeu de réponses entre œuvres et de progrès dans l'imagination. Cela ne vient jamais instantanément, mais si la SF occitane continue sur la même pente, cela pourrait venir vite.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Cixin LIU
The Dark Forest

(黑暗森林)

Head of Zeus, 2016, 552 p.,
 £ 8.99

Première édition en anglais : Tor
 Books, 2015. Édition originale 2008.

De même que les semaines ne devraient jamais avoir de lundi, les trilogies ne devraient pas avoir de deuxième volume. On se console en se disant que si les lundi disparaissaient, les mardi prendraient leur place, et que sans deuxième volume, les trilogies s'en feraient pousser un quatrième — source d'infinie malchance pour tout Chinois qui se respecte.

La Forêt sombre, qui fait suite au *Problème à Trois Corps*¹¹, souffre donc du problème des milieux de partie : nous n'avons ni l'excitation de la découverte d'un monde nouveau, ni la libération que peut produire la conclusion d'une saga. Et le volume doit porter le fardeau du prolongement des événements mis en route dans le premier volet, et fournir les éléments qui contribueront à la conclusion dans le troisième. De quoi ployer l'échine.

Cixin Liu, écrivain plein de ressources, a partiellement contourné l'obstacle : son deuxième volume se divise en deux périodes inégales, séparées par un hiatus de deux siècles (d'un côté Part I: *The Wallfacers*, et Part II: *The Spell*, et de l'autre Part III: *The Dark Forest*), qui fonctionnent presque comme deux livres séparés... à ceci près qu'ils ont les mêmes personnages principaux.

Resituons le contexte : l'humanité est au courant de l'existence des Trisolariens d'Alpha du Centaure, et de leurs intentions belliqueuses. Les *sophons*, que nous avons découverts dans le premier

volume, sont en communication instantanée avec Alpha du Centaure. Ils bloquent le progrès technologique humain et encouragent des organisations humaines clandestines dévouées à la destruction de leur propre espèce. La Terre plonge dans une attente inquiète, d'autant plus que l'observation fortuite d'un nuage de poussière interstellaire permet d'apercevoir les traces de la flotte trisolarienne, en route pour notre système.

Mais le trajet va prendre des siècles. Littérairement, se pose la question de comment meubler l'attente (eh oui, c'est un deuxième volume de trilogie). Devant l'évidente supériorité technologique des extra-terrestres, on peut réagir par le défaitisme, l'évasion (mais à bord de quels vaisseaux ?) ou la mise au point d'une résistance inédite. Les Nations Unies choisissent bien entendu cette dernière voie, en créant la position de *Wallfacer*. Le terme est inspiré de la tradition chinoise : ces sages font face au mur pour libérer leur esprit, et imaginer des stratégies surprenantes pour contrer les envahisseurs. Au nombre de quatre, ils vont représenter autant de positions géopolitiques : un Américain façon CIA, un Vénézuélien façon tiersmondiste, un scientifique européen, et un intellectuel chinois.

C'est l'occasion de parler un peu de l'ambiance politique du livre. Marquée par la date d'écriture — 2008 — la géopolitique du roman est déjà datée. On y rencontre un Oussama Ben Laden âgé, dont le visage est « like the media always said : (...) the kindest face in the world » (p. 177). J'ai manqué tomber de ma chaise de rire. Grande rigolade aussi quand l'auteur présente le *Wallfacer* Rey Diaz, successeur de Hugo Chavez et de son « socialisme du 21^e siècle » : « Surprisingly, he had achieved considerable success, boosting the country's powder across the board and—for a time—turning Venezuela into a city on a hill, a symbol of equality, justice and prosperity for the world » (p. 103). La

11. Chroniqué dans KWS n° 80, juillet 2017.

marche du temps est souvent cruelle pour la SF à court terme...

Plus généralement, la vision politique du livre est marquée par le communisme, de façon parfois caricaturale ; par exemple, quand on doit faire des plans pour la future organisation d'une flotte spatiale pour défendre le Système Solaire, un point très important est la mise en place d'un corps efficace de commissaires politiques (ailleurs dans le livre, ils sont comparés, pour leur rôle dans le moral des troupes, aux aumôniers militaires occidentaux, ce qui témoigne d'une vision tout aussi caricaturale du monde capitaliste). Mais le récit montre aussi les représentants de l'humanité rejetant catégoriquement l'usage de la possibilité technologique d'un contrôle mental des convictions des humains, et Zhang Beihai, un de ces personnages-clé du livre dont les intuitions se révèlent toujours correctes, émet l'opinion, quand se pose la question de la façon de gouverner une arche stellaire, que « a totalitarian system is the greatest barrier to human progress » (p. 474), tout en évitant de présenter ceci comme une critique du communisme puisqu'il précise qu'il se fonde sur « the historical facts from the Middle Ages. »

Bref, difficile de savoir si Liu est un auteur prudent dans un pays à la censure sourcilleuse, ou un admirateur sincère du marxisme-léninisme. Ce qui est certain, c'est que comme la plupart des régimes qui s'en réclament, il en vient à substituer aux masses en lutte et aux forces socio-économiques la figure plus traditionnelle de l'homme providentiel. Dans ce second volume, Da Shi, l'enquêteur perspicace et sans scrupules du premier volume, semble se cantonner au rôle de discret garde du corps, mais deux figures dominent l'intrigue : Zhang Beihai et Luo Ji.

Nous avons déjà parlé du premier ; jeune officier, il influe déjà sur les choix du Haut Commandement. A un point du livre, il éprouve peu de scrupules à recourir au meurtre pour s'assurer que l'humanité prenne la bonne direction

militaro-technologique dans le futur. De façon générale, tous les moyens lui sont permis pour le but ultime de préserver l'humanité — comme il l'entend lui.

Luo Ji est bien moins violent (moins violent aussi, on le voit au cours de la première partie, que les trois autres *Wallfacers*), mais pas moins providentiel, même s'il n'est pas toujours suivi par les représentants de l'humanité. Il formule notamment la doctrine paranoïaque à l'origine du titre du livre. Elle est évoquée dès la 4e de couverture, mais son exposé le plus détaillé se trouve p. 518 : puisqu'aucune civilisation de la Galaxie ne peut être certaine que les civilisations voisines ne sont pas prêtes à l'agresser pour s'emparer de ses ressources, elle doit se comporter elle-même comme un agresseur et porter les premiers coups, justifiant ainsi globalement la méfiance qu'elle éprouve. Le cosmos est donc cette forêt obscure dans laquelle chaque animal soucieux de sa survie cherche à cacher sa présence à tous les autres, nécessairement prédateurs, et le Paradoxe de Fermi est *ipso facto* expliqué.

Par la brutalité des rapports qu'il met en scène, et son approbation implicite de la violence de certaines solutions, Cixin Liu me fait penser à un Orson Scott Card chinois, qui aurait en guise de substrat religieux troqué le mormonisme contre un marxisme-léninisme mâtiné de confucianisme. Les ennemis sont d'une inouïe brutalité, les défenseurs efficaces de l'humanité doivent jouir d'un pouvoir dictatorial. L'intrigue est secouée de retournement spectaculaires (et parfois un peu téléphonés, comme quand l'armada spatiale terrienne met en scène son invincibilité en s'alignant en rectangle dans l'espace). Mais comme chez Card, si ses livres fonctionnent aussi bien, c'est grâce à la complexité que leur confèrent leurs contradictions intérieures. Les solutions les plus violentes se révèlent parfois des impasses, et ne se déroulent pas sans regrets.

Cas symptomatique : pendant le Grand Ravin, période catastrophique que le livre

ne décrira pas directement, se produit un effondrement écologique de la planète, et des famines qui tuent les deux tiers de la population mondiale. Parmi les facteurs qui ont mené au désastre figure la réaction contre l'écologisme due à la découverte que l'ETO (Earth-Trisolaris Organisation, les collaborateurs humains des futurs envahisseurs) se parait des atours d'un discours écologiste radical, et les humains du futur le regrettent : « environmental protection was seen as no less treasonous to humanity than the ETO. Organizations like Greenpeace were (...) suppressed » (p. 392). Le retournement de point de vue est frappant, par comparaison avec le premier volume de la trilogie.

Liu Cixin se distingue de Card par son inventivité futuriste, à laquelle il laisse libre cours dans la dernière partie du livre, autant pour l'évolution de la société humaine que pour les inimaginables négociations entre humains et trisolaris. Et c'est ainsi qu'il construit des livres qu'on ne peut pas lâcher.

—Pascal J. Thomas

Essai

Sydney PADUA
***The Thrilling
 Adventures of
 Lovelace and
 Babbage***

Penguin Books, 2016, 320 p.,
 £ 12.99

Première édition britannique :
 Particular Books, 2015

Il est difficile d'assigner une catégorie à ce livre : uchronie steampunk, roman graphique de vulgarisation scientifique, essai historique féministe ? Un peu de tout cela sans doute. Au commencement était une bande dessinée sur internet,

mettant en scène Charles Babbage et sa correspondante scientifique Ada Lovelace. Les internautes en redemandèrent, et l'autrice se prit au jeu de la recherche documentaire...

Vous n'avez sans doute pas besoin d'avoir lu *The Difference Engine*¹² de William Gibson et Bruce Sterling pour savoir que Charles Babbage avait inventé, ou plus exactement envisagé, un calculateur plus avancé que tout ce qui avait été réalisé jusqu'alors. Il est considéré comme un père spirituel de l'informatique, surtout à cause de son autre invention non-réalisée, l'*Analytical Engine*, qui introduisait l'idée de programmation, ou du moins transférait l'idée de programmation par cartes perforées du métier Jacquard au royaume des nombres (et aurait fonctionné à coups de machine à vapeur et d'engrenages). Et c'est Ada Lovelace qui la première, semble-t-il, a décrit les éléments de la programmation d'une telle machine, avec les boucles et les commandes conditionnelles, et implicitement le concept d'une machine universelle, qui sera explicité par Turing. Tout ceci dans les notes explicatives qu'elle rédigea pour sa traduction en anglais d'un article du scientifique italien Menabrea qui lui-même rendait compte d'une conférence de Babbage, notes qui resteront sa seule publication scientifique. Ada Lovelace était l'épouse d'un noble, et si elle avait reçue une éducation mathématique auprès des meilleurs spécialistes britanniques de son temps, comme De Morgan, elle n'eut jamais à travailler, et mourut avant 50 ans d'un cancer. Sa mémoire est préservée dans le nom du langage de programmation ADA.

Padua s'est emparée de ces deux personnages hors du commun — Babbage était célèbre à son époque, au point de devenir l'archétype du scientifique acariâtre et distrait, calculateur prodige et calamiteux gestionnaire ; Ada, fille de

12. Dont la traduction française, *La Machine à différences*, a été chroniquée dans KWS n°s 23 et 24-25.

Lord Byron, n'a jamais connu son père, mais on craignait que ses gènes de poète la rendent folle, et elle avait été élevée dans l'amour des mathématiques pour, justement, étouffer en elle toute résurgence poétique (raté). Mais Padua en rajoute, et au fil d'épisodes plus ou moins fantasmagoriques leur fait rencontrer, au prix de distorsions assumées de la chronologie, tout ce que l'Angleterre victorienne a connu de gloires littéraires et scientifiques. Et Victoria elle-même, bien entendu, qui en profite pour placer le céléberrime mais apocryphe *We are not amused*.

Dessin simple, gags dynamiques, la bande dessinée serait déjà un grand plaisir. Mais Padua accompagne chaque planche d'explications en notes de bas de page, qui dévorent parfois l'espace dévolu au dessin. Emportée par son besoin de documentation, que, nous explique-t-elle dans l'introduction, elle n'avait pas mesuré au début de l'entreprise, elle a rajouté dans les notes de bas de page d'autres notes, qui renvoient aux fins de chapitre. Et comme les fins de chapitre sont trop courtes, on nous gratifie d'une sélection de sources primaires en fin de volume, 4e niveau du texte, si je compte bien ; le tout assorti de commentaires en forme de clins d'œil. Parmi les artefacts qui m'ont le plus diverti, cet article parodique paru dans *Punch* en 1844, où l'on attribue à Babbage l'invention d'une machine à écrire les romans, dont les clients ravis sont les best-sellers du moment, nommément cités (Bulwer-Lytton, par exemple) : le Littératron de Robert Escarpit a connu un prédécesseur plus d'un siècle auparavant !

The Thrilling Adventures... est né sur internet, et on voit encore qu'il n'était pas fait pour le papier ; la cascade de renvois qu'il héberge reproduit la façon dont nous naviguons sur la Toile, et la matière même de l'ouvrage n'a été mise en ligne de façon à permettre des recherches productives que ces dernières années. C'est grâce aux sources digitalisées de manière massive — périodiques, recueils de correspondance

— que Padua, au-delà de ses réjouissantes fantaisies uchroniques sur la construction de la Machine Analytique, a pu instruire le procès en autorité intellectuelle d'Ada Lovelace, et conclure à la réalité substantielle de sa contribution scientifique. Mais j'ai adoré tourner les pages physiques de l'objet, que je vous recommande.

—Pascal J. Thomas

Fantastique

Bruno POCHESCI
L'Amour, la mort et le
reste

Malpertuis, « Brouillards »,
mai 2018, 264 p., 16,00 €.

Couverture et postface de Jean-Pierre
Andrevon.

L'Amour, la mort et le reste est le premier recueil de nouvelles de Bruno Pochesci. Ce dernier a déboulé dans la littérature de genre, en 2013, avec « Les retournants », un texte court paru dans la revue *Galaxies*. Trois ans plus tard, il signe son premier roman, *Hammour*, publié par Rivière Blanche, et la novella *Scories* aux Éditions 1115.

S'il fallait trouver un point commun aux seize nouvelles présentées ici, c'est une approche très personnelle et très variée de la mort qui finirait par sortir du chapeau. En effet, la majorité des textes proposés interroge sur la mortalité, une mort déclinée sous toutes ses formes de la plus basique et irrémédiable à celle moins naturelle qui engendre spectres, fantômes, damnés et autres zombies.

Au caractère fantastique ou horrifique de ses récits, Bruno Pochesci ajoute une dose d'humour qui se révèle le plus souvent efficace. On peut ainsi apprécier le retournement de situation final de « *Zombie Walk* » ou la version inversée

d'un Dracula qui craint la nuit dans « Dosta ! ».

Certains textes ont parfois des aspects lyriques à commencer par « L'île miroir » construit autour de l'idée que l'enfer c'est l'autre et qui décrit un étrange face à face du héros avec lui-même. On retrouve cette poésie du quotidien dans « Surclassement » ou dans « Quelque chose d'un ange ».

Le morceau de choix du menu proposé par Bruno Pochesci est bien évidemment cette collaboration avec Jean-Pierre Andrevon intitulée « Jusqu'à ce que tout recommence ». On y suit le destin d'un homme mourant de Béthanie, un petit village de Judée, qui croise la route d'un prophète. En bref, c'est l'histoire de Lazare de sa résurrection jusqu'à la fin du monde. C'est le voyage sans fin d'un juif errant à travers le temps et à travers le globe, en passant par Auschwitz-Birkenau. C'est le récit de sa décision finale de tout recommencer.

Mais le plus intéressant de toutes ces nouvelles est très certainement « Les retournants », premier texte publié de Bruno Pochesci où l'on découvre l'imaginaire de l'auteur encore néophyte. Reprenant le thème classique des défunts revenant à la vie (joliment traité par Jean-Pierre Andrevon dans *Zombies : Un horizon de cendres – Béliar'*, 2004), Pochesci propose une version où les morts-vivants ne sont ni agressifs, ni cannibales, juste un peu revanchards, surtout face à des vivants qui veulent les renvoyer *ad patres*.

Chaque nouvelle contribue à la construction de cet auteur très « mauvais genres » que semble être Bruno Pochesci et il n'y a guère qu'un texte où l'humour est trop poussé, le trait trop gros et dont le personnage principal manque singulièrement de finesse, qui ne parvient ni à convaincre ni à émouvoir. En dehors de ce petit faux pas, chaque récit porte en lui assez d'originalité ou d'inventivité pour être intéressant.

Amusantes, impertinentes, effrayantes, excessives, c'est en ces termes que l'on peut qualifier les nouvelles de Bruno Pochesci. Elles sont tout cela et plus encore, sauf ennuyeuses, et c'est un plaisir de découvrir un nouvel auteur au style original.

—Philippe Paygnard

Fantasy

Terry PRATCHETT
Le Dernier Continent
Les Annales du Disque-
monde, Tome 22
(The Last Continent)

Pocket, «Fantasy», n° 5946,
 septembre 2011, 416 p., 8,30 €

Terry Pratchett et l'évolution

Je suis tombée dans les livres de Terry Pratchett comme de nombreux fans : foudroyée. J'ai souri, j'ai gloussé, j'ai pouffé, j'ai ricané, j'ai ri à gorge déployée, avec une espèce d'incrédulité jubilatoire parce que l'humour jaillit à chaque ligne en un tir de barrage continu. Pourquoi est-ce si drôle ?

Une partie de la réponse, à mon avis, tient à la juxtaposition d'une grande culture, dont l'auteur s'amuse à repousser la logique dans ses retranchements les plus absurdes, et d'un comique de situation millimétré à la perfection. Cette grande culture, Terry Pratchett ne la tient apparemment qu'à lui-même, ce qui ne manque pas de m'ébahir quand on songe à la multitude des thématiques abordées au cours des 35 volumes des *Annales du Disque-Monde*. Un de ces thèmes, l'évolution, me passionne depuis toujours.

I. L'Université de l'Invisible déboule dans le laboratoire de l'évolution

Dans *Le Dernier Continent*, un groupe de mages de l'Université de l'Invisible se trouve bloqué par inadvertance (et une suite d'enchaînements cocasses) sur une petite île appelé Mono. Là œuvre un dieu local, un dieu athée selon ses propres mots, qui après une carrière classique de dieu vengeur parmi les habitants d'une vallée du Moyeu, décide de repartir à zéro après le massacre de tous ses fidèles. Un dieu unique en son genre dans les *Annales du Disque-Monde*. On le sait, la puissance d'un dieu, son existence même, dépendent du nombre et de la foi de ses fidèles. Le dieu de l'île Mono n'a plus besoin de fidèles car il croit, avec ferveur, à ce qu'il fait. Et que fait-il ? Il bricole dans sa caverne pour créer des êtres vivants capables de changer en cas de nécessité. En bref, voici le dieu de l'évolution.

Le lecteur averti, et tous les lecteurs de Pratchett le sont, remarque aussitôt à quel point le choix d'une île isolée constitue le lieu idéal pour être le laboratoire de l'évolution. Dans notre monde, où l'homme vit sur une boule et non sur un disque, les îles océaniques ont fourni un grand nombre d'exemples classiques, depuis les pinsons des Galapagos jusqu'aux mouches des Hawaïi. La combinaison de l'isolement géographique et de la difficulté d'accès, entraînant l'absence fréquente de prédateurs ou de concurrents, a permis la radiation explosive d'espèces atteignant ces refuges, restreintes sur le continent à des niches écologiques plus étroites.

Revenons aux pinsons. Tout en essayant différentes sortes de bec sur un oiseau, le dieu de l'île Mono détaille les diverses fonctions accomplies par le-dit bec : « Gros bec, bec court, bec long, bec pour extirper des insectes de l'écorce d'un arbre, bec pour casser des noix, bec pour manger des fruits... ». Darwin, lors de sa célèbre visite aux Galapagos à bord du *Beagle*, fut complètement mystifié par les formes variées adoptées par les pinsons de ces îles, qu'il assigna d'abord à des

groupes taxinomiques différents. (Il n'apprit la vérité qu'à l'issue de l'examen de sa collection par un ornithologue professionnel à Londres.) Les pinsons, seul taxon à atteindre les Galapagos depuis le continent, occupent ici toutes les niches écologiques. Certaines espèces se nourrissent de graines de diverses tailles, d'où la variation de la grosseur du bec. D'autres se comportent comme des pics. Parmi ces dernières, une espèce se sert d'épines de cactus pour fouiller l'écorce à la recherche d'insectes. Dans le monde de l'évolution, cet exemple fait figure de fleuron parce que Darwin a bâti son puissant appareil théorique après son tour du monde comme naturaliste à bord du *Beagle*.

Les insectes, spécialement les scarabées, pullulent sur l'île Mono. Le dieu bricole un coléoptère chaque fois qu'il se sent déprimé, ou simplement par compulsion obsessionnelle. A l'époque où les Occidentaux étaient imprégnés de « théologie naturelle » (à savoir que la façon harmonieuse et rationnelle dont est construite la nature permet d'apercevoir l'essence et la bienveillance du Dieu Créateur), un journaliste demanda au grand entomologiste Haldane quelle leçon pouvait-on tirer d'après l'observation des œuvres de Dieu dans la Création. Ce dernier répondit que « Dieu devait avoir une passion immodérée pour les cafards. » Cette boutade reflète la réalité de la répartition du vivant.

Plus de 80% des espèces animales multi-cellulaires sont des arthropodes. Parmi eux, les insectes comptent entre un million (estimation très basse) et dix millions d'insectes. Les coléoptères se taillent la part du lion avec plus de 500 000 espèces. (A comparer avec les 4 000 espèces environ que comptent les mammifères.) Cette « passion pour les cafards » culmine avec la fabrication du cancrelat, le chef-d'œuvre du dieu de l'île Mono. Ce qui épouvante le jeune mage Cogite Stibon, pourtant friand de nouveautés, et le pousse à fuir.

Sa visite au laboratoire du dieu évolution débute pourtant sous les meilleurs auspices. Il se trouve « à la pointe de l'avant-garde du stade ultime de l'art. » Le dieu se débat alors avec le délicat problème de la roue organique car il construit un éléphant avec des roues en guise de pieds. On le sait, les limites mécaniques interdisent à l'évidence certaines solutions qui, dans l'absolu, présenteraient (ou pas) des avantages adaptatifs. Du fait de son principe structurel de base, une vraie roue doit tourner librement, sans être soudée à l'objet physique qu'elle fait avancer. Mais les animaux doivent conserver les liaisons physiques entre les divers éléments qui les composent. Si l'extrémité des pattes d'un éléphant étaient des axes et ses pieds des roues, comment le sang, les agents nutritifs et les impulsions nerveuses réussiraient-ils à franchir la discontinuité pour aller nourrir et diriger les éléments de ces patins à roulettes biologiques ? C'est pourquoi les animaux marchent, volent, sautent, nagent, ondulent, mais ne roulent jamais¹³.

II. Comment inventer le sexe

Sur l'île Mono, découvrent les mages, chaque espèce n'existe qu'en un seul exemplaire. Et comme le souligne Cogite Stibon : « Un seul spécimen de chaque espèce, ça n'a pas d'avenir. Il ne peut pas se reproduire. » Est-ce si vrai ?

Les bactéries et beaucoup d'organismes unicellulaires comme les amibes se multiplient par division cellulaire, ou scissiparité. Certains organismes « simples » comme les hydres de mer se reproduisent par bourgeonnement. Mais tous les organismes multicellulaires « supérieurs » recourent effectivement à la reproduction sexuée par la fusion d'une gamète mâle et une gamète femelle comportant chacune un jeu de chromosomes parental. Le développement de l'œuf qui en résulte produit un nouvel individu.

N'ayant pas inventé ce processus, le dieu évolution doit fabriquer chaque spécimen. Une parole imprudente de Cogite le met sur la voie. Le dieu comprend aussitôt le potentiel de l'idée mais...

« — Le seule chose que je ne comprends pas, je crois, c'est pourquoi un être vivant voudrait perdre son temps avec ces...(il jeta un coup d'œil à ses notes) rapports sexuels alors qu'il pourrait se donner du bon temps. »

Sur la planète Terre, où l'auteur ne dispose pas de dieux et de magiciens pour réaliser des miracles, une espèce sans instinct de reproduction s'éteint rapidement. D'un point de vue darwinien, le succès évolutif se mesure à la survie individuelle et/ou à la multiplicité de sa descendance. Question survie, les mages, sous leurs airs de vieux gâteaux, sont imbattables. Question descendance, ils échouent totalement puisqu'ils refusent les rapports sexuels. L'interdit s'étend à la parole : « — Le sexe, c'est...euh...un sujet dont on ne parle pas, dit Ridculle. » Très irrité, parce que personne ne veut rien lui dire, le dieu lâche des éclairs par un réflexe inné chez ceux de son espèce. Madame Panaris, l'intendante de l'Université de l'Invisible, intervient à point nommé et se charge de l'explication quant à la copulation.

Sitôt le sexe (ré) inventé, les mages se livrent au genre d'échanges drôlatiques et inimitables dont l'auteur a le secret. Ils se demandent sur quels critères telle femelle va choisir tel mâle pour procréer. L'exemple choisi n'est pas aléatoire puisqu'il s'agit des grenouilles. Les concerts que donnent les mâles, chez les amphibiens (et les insectes, les oiseaux...), sont des séries complexes de signaux, traduisant des disputes entre rivaux ou des appels aux femelles. Les mâles émettent donc des coassements afin d'attirer l'attention sexuelle des femelles. L'assistant des runes modernes critique ce mode de sélection, peu rationnel à ses yeux. Il y a en effet d'autres solutions possibles : la taille des pattes, l'aptitude à

13. À l'exception notable de l'espèce g'Keks imaginée par David Brin dans *Sanctuaire*.

attraper les insectes, la qualité de l'habitat...

Un certain nombre de caractères sont apparus par le processus que Darwin a appelé « la sélection sexuelle ». Parmi ces formes de sélection, « le choix du mâle par la femelle » favorise le développement de structures spectaculaires (queue du paon, andouillers du cerf...) ou de comportements compliqués (parades nuptiales des oiseaux de paradis...) Plusieurs évolutionnistes, ces dernières années, ont réalisé que l'ouverture de la voie par le choix des femelles dans une direction donnée a dû dépendre de la préexistence de certaines caractéristiques propres aux systèmes sensoriels et cognitifs. Prenons... les grenouilles. Certaines espèces émettent un coassement peu ordinaire car il comprend deux composantes : la plainte et le gloussement. La plainte seule correspond à la forme ancestrale du coassement. Des expériences menées en laboratoire montrent que les femelles préfèrent systématiquement les coassements complexes composés de plaintes et de gloussements, par rapport à ceux ne comportant que la plainte seule. Mieux, les femelles d'une espèce étroitement apparentée dont le coassement ne comporte pas de gloussements, préfèrent également le coassement complexe. Il s'ensuit que la préférence de ce trait chez les femelles existait avant l'apparition de ce trait – le coassement complexe.

Passons aux travaux pratiques. Madame Panaris est la seule femme parmi les sept mages de l'île. Ces hommes, qui bannissent la sexualité de leurs pensées et de leur langage, s'engagent bientôt dans une compétition féroce pour les faveurs de la dame. On se précipite pour lui bâtir une tente vers la proue, on se bouscule pour lui servir une boisson aux fruits ou un plateau d'assortiments, l'éventer, lui peler des raisins... Cette rivalité s'oriente rapidement vers la violence physique, qui éclaterait si le voyage se prolongeait. Une illustration amusante de ce comportement très répandu chez les mammifères, la bonne vieille démonstration de force du

mâle. On se moquait tantôt de « la capacité à se dilater le gosier ». On ne rit plus.

A peine éloignés de l'Université, les mages (du moins certains) retrouvent leurs instincts d'homme et entrent dans la zone interdite qui s'étend autour de la sexualité. Ils désirent madame Panaris, non parce qu'elle est intrinsèquement désirable, mais parce qu'elle est là, parce qu'elle s'offre à leur rivalité. L'interdit du sexe chez les mages, que l'on jugeait à priori absurde, remplit ici une fonction primordiale en les empêchant de tomber dans la violence réciproque. Et quand les mages deviennent violents, il y a des conséquences autrement désastreuses que celles de la violence des hommes ordinaires.

III. L'évolution en marche

« — Oh oui, rien de tel qu'un coléoptère quand on est abattu. Des fois, je me dis que tout tourne autour de ça, vous savez ?

— Tout quoi ? fit Cogite.

— Tout, répéta joyeusement le dieu. Tout le bazar. Les arbres, l'herbe, les fleurs... C'est destiné à qui, à votre avis ? »

Comme toujours chez Pratchett, la légèreté de ton contraste avec la profondeur des concepts. Pendant longtemps, du moins en Occident, on considérait que l'Univers existait pour et à cause de nous. Cette vision anthropocentriste fut ébranlée par la découverte du « temps profond », parce que l'humanité n'occupe que le dernier micro-moment du temps planétaire, une minute ou deux de l'année cosmique. Cette limitation phénoménale du temps humain, associée à la révolution darwinienne, menaçait clairement notre prétention à la suprématie. La réaction humaine est claire : le déni. Comme les gens sensés ne peuvent récuser les faits, ils ont recours à une autre manipulation ; ils écrivent l'histoire de l'évolution sous un angle légitimant l'arrogance humaine. Le pauvre Cogite se débat maladroitement avec cette notion.

« — Et les formes de vie les plus élevées ?

— Plus élevées ? Vous voulez dire comme...les oiseaux ?

— Non, je veux dire comme... les primates. »

Un peu plus loin.

« — Mais sûrement que le but de... Je veux dire, est-ce que ça ne serait pas une bonne idée si vous arriviez à une création qui commencerait à réfléchir à l'univers... ? »

Le mage croit savoir où le dieu se trompe. Ce faisant, il reprend l'argument selon lequel l'évolution repose sur une poussée vers un résultat précis et défini – une caractéristique suprême de toute l'histoire de la vie. Cette caractéristique se résume grossièrement à l'idée de progrès. Et le progrès, bien entendu, s'évalue en fonctions de critères comme la taille du cerveau, la complexité anatomique, ou la taille et la souplesse du répertoire comportemental. Voici donc *Homo Sapiens* là où il doit être, au sommet d'une prétendue hiérarchie.

Si on choisissait d'autres critères, comme par exemple l'écholocation, la résistance au vide (tardigrades) et aux radiations, ou encore la durée temporelle des espèces panchroniques (limules), le résultat changerait radicalement notre importance dans l'Univers. Le dieu évolution, tout à sa passion des coléoptères, juge anecdotiques le pouce opposable et la bipédie, fleurons supposés de la supériorité anatomique humaine. La rencontre avec Cogite lui suggère néanmoins que : « il y a un but de toute l'affaire. » Quel est ce but ? Pas les primates, visiblement.

Quand les mages arrivent dans l'île Mono, le dieu fabrique une série de plantes dans le but manifeste d'une utilité fonctionnelle. Défilent sous nos yeux ébahis un nouillier, une courge à la crème pâtissière, un ananas contenant un gros poudingue aux prunes et aux groseilles, un cigarettier, un arbre à rhum, un arbre à œufs à la coque, un arbuste à cuillers... Certains aspects de cette parodie utilitariste font penser au « Candide » de Voltaire. Pangloss, le professeur de

Candide, pense que « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Donc, si les hommes sont dotés de nez, c'est à l'évidence pour porter des lunettes, et s'ils ont des jambes pour porter des pantalons. Voltaire caricature le philosophe Leibnitz. Pratchett caricature la même vieille idée, toujours dominante, de l'explication de l'évolution par une réponse adaptationniste automatique – « parce que le trait pleinement développé fonctionne tellement bien ! ». (Et donc, en un certain sens, était une solution prédestinée.) Quel mal à ça, direz-vous ?

Euh... tout. Nous observons que tel ou tel trait fonctionne actuellement à merveille, mais cela n'explique pas pourquoi il est apparu, à moins d'inverser l'effet et la cause. L'utilité présente et l'origine historique sont deux questions distinctes. Voyons comment Pratchett traite le problème.

« Une bête émergea à l'aveuglette dans le soleil couchant. Elle était imposante et se résumait surtout à une tête, une tête reptilienne monstrueuse presque aussi grosse que le reste du corps en dessous. Elle se déplaçait sur deux longues pattes postérieures. Elle avait une queue, mais, vu le nombre de dents qui se découvrait maintenant à l'autre bout, les mages ne tenaient pas particulièrement à s'attarder sur les détails. »

Le lecteur reconnaît un *Tyrannosaurus Rex*, vedette du Crétacé terminal, appartenant à la grande famille des dinosaures théropodes. Alors que les mages apprêtent des boules de feu, le T Rex se transforme en poulet... aussitôt rôti. L'auteur redouble d'ironie en ridiculisant une conception utilitariste et finaliste de l'évolution. Le but du tyrannosaure, c'est de finir rôti dans l'assiette des mages.

L'ancêtre du poulet est réellement un dinosaure théropode. L'origine des oiseaux chez de petits carnivores bipèdes et terrestres est aujourd'hui bien établie, même si nous ignorons exactement lesquels¹⁴. Pas les tyrannosaures, bien sûr,

14. De nombreux dinosaures portent des plumes,

puisqu'les oiseaux existaient depuis longtemps au Crétacé. N'empêche. Comment passe-t-on d'un dinosaure à un poulet ? Autrement dit, comment l'aile a-t-elle pu apparaître, si dans ses stades initiaux elle était minuscule et ne conférait aucun avantage aérodynamique ? L'archichancelier Ridculle tranche la question à coups de hache, selon son habitude.

« — Et vous savez ce que je pense, moi, de l'évolution, monsieur Stibon. Si elle se produit — et, franchement, j'ai toujours trouvé que ça tenait un peu du conte de fée —, il ne faut pas que ça traîne... » Plus loin. « — Comme je l'ai dit, c'est parfaitement logique. A quoi bon se transformer en poulet un p'tit bout à la fois, hein ? Une plume par-ci, un bec par-là... On verrait se balader des putains de bestioles ridicules, pas vrai ? »

Darwin a également réfléchi et proposé une autre solution. L'aile, à son tout début, avait une autre fonction (la thermorégulation) et son développement a été ultérieurement favorisé, dès l'instant où ses dimensions lui ont permis d'être utile au vol. La plume, qui résulte de la prolifération des cellules cornées, possède des propriétés isolantes et douillettes sous sa forme de duvet. Ensuite, un groupe particulier de dinosaures à plumes développa une aptitude au vol à l'aide des plumes de contour et de la queue. *Archaeopteryx*, un oiseau qui vivait au Jurassique supérieur il y a 148 millions d'années, est le plus vieux des fossiles à plumes connus. Il présente un mélange complexe de traits de reptile et d'oiseau, le genre de bestiole moquée par Ridculle et rêvée par les paléontologues.

Le jeune Cogite Stibon semble le plus raisonnable des mages, mais sa curiosité intellectuelle ne pèse pas lourd face aux platitudes bornées assénées par ses compagnons.

« — Vous avez déjà vu se produire cette fameuse évolution ?

— Bien, évidemment que non, personne n'a jamais...

— Alors voilà, fit Ridculle d'un ton indiquant que le sujet était clos. »

Rien de ce que dit Ridculle n'est véritablement faux, — rien de ce qu'il dit ne l'est jamais —, mais il a le don de réduire ses interlocuteurs au silence par son refus, volontaire et obstiné, de comprendre la question. Pratchett multiplie ce genre de dialogues absurdes, pour notre plus grand plaisir. Son génie comique est irrésistible mais je ne pense pas, en revanche, qu'il soit entièrement gratuit. Derrière l'ironie apparaît le penseur autant que l'artiste, l'homme fasciné par les énigmes passionnantes, ici l'évolution.

Il est impossible, dans l'espace de cet article, de rendre justice à tous les aspects du texte. J'ai voulu ici mettre en lumière un thème, l'évolution, traité avec l'insolence inimitable de Terry Pratchett. Ses livres sont une source inépuisable de joie.

—Rachel Tanner

Science Fiction

**Kim Stanley
ROBINSON**

2312

Orbit, 2013, 564 p., £ 8.99.

Première édition 2012

Robinson est un randonneur. Il adore parcourir la nature sac au dos — là où il nous reste de la nature, fût-elle comme en Suisse striée de téléphériques et parsemée de restaurants servant du Fanta Orange. Ne soyez donc pas surpris de trouver, un peu partout dans ses récits, des personnages qui entreprennent de longues marches, au travers de paysages plus ou moins extraordinaires.

Aussi loin soyons nous de la Terre, il y aura toujours une raison pour se dégourdir les jambes. Le livre s'ouvre sur

Mercure. Paysage dantesque, soleil littéralement meurtrier, pas d'atmosphère, des rocs déchiquetés. Mais petit rayon planétaire, et faible gravité. On peut donc marcher pour contrer la rotation, et sans cesse rester en arrière du terminateur, à l'abri de l'astre irradiant. Sport dangereux, et néanmoins populaire chez toute une frange de randonneurs en scaphandre. Une ville, Terminator, suit le même itinéraire, montée sur des rails qui font le tour de la planète, et propulsée par la dilatation thermique des rails eux-mêmes (la ville de Cinnabar, dans *Saturn's Children* de Charles Stross, roule sur Mercure de la même façon, quoique sans propulsion thermique). Tôt dans le roman, un attentat détruit la ville et force les deux protagonistes principaux, Swan et Wahram, à fuir par des tunnels de maintenance le long desquels ils doivent couvrir des centaines de kilomètres à pied. Seule la musique dans leurs têtes leur évite la folie...

Procédons par ordre. Le roman s'ouvre sur le décès de la mère de Swan, Alex, à l'âge respectable (mais pas inhabituel) de 191 ans. Alex avait un rôle de leader sur Mercure, et au-delà. Mais son héritage intellectuel et politique se révèle difficile à recueillir : elle refusait de confier ses communications et ses travaux aux ordinateurs quantiques, soupçonnant de noirs desseins de la part des intelligences artificielles quantiques, les *qubes*, qui ont proliféré dans le système solaire. Swan dialogue elle-même souvent avec Pauline, le *qube* implanté dans son cerveau. Ce qui ne l'empêche pas de bénéficier de la confiance des co-conspirateurs de sa mère. Mais elle doit leur rendre visite en personne, méfiance vis-à-vis des télécommunications oblige, ce qui lui vaut un premier voyage sur Io (satellite de Jupiter) avant une visite sur Terre et un retour sur sa planète d'origine en compagnie de Wahram, autre allié, avec qui elle manque d'être victime de l'attentat cosmique susmentionné...

L'intrigue policière se poursuivra, au prix de détours au prime abord superflus.

Souvent toutefois, elle devra céder la priorité au paysage foisonnant dans lequel elle est située. Le 24^e siècle de Robinson, s'il ne dispose pas de sources d'énergie illimitées, bénéficie tout de même d'une ressource abondante, en partie grâce aux installations mercuriennes qui relaient la puissance du Soleil à l'intention des planètes extérieures. Et nos personnages voyagent beaucoup, empruntant des vaisseaux ou profitant de l'orbite excentrique d'astéroïdes transformés en habitats spatiaux. Swan, avant de se consacrer à une sorte de *land art* (devrais-je dire *planet art* ?) était célèbre comme conceptrice de tels habitats — et avait travaillé à embellir Terminator.

Les habitats eux-mêmes jouent dans le monde de 2312 le rôle essentiel d'Arches de Noé : nombre d'espèces, ou plutôt de biotopes entiers, qui sont menacés de disparition, ou ont disparu de la Terre ravagée par le réchauffement climatique, sont préservés dans des habitats cylindriques. Parfois à l'identique, parfois sous forme de créations syncrétiques obéissant à la fantaisie esthétique plus qu'à une logique rigoureuse de conservation. Le but ultime est la réintroduction des espèces dans le milieu naturel, une fois qu'on aura pu le réparer. Ou le reconstituer sur une planète terraformée, car c'est la Terre qui restera sans doute la plus difficile à terraformer. Le processus, en cours sur Vénus dans le roman, requiert des bombardements intensifs par des comètes. Sur une planète inhabitée, cela se conçoit. Sur Terre, on trouvera toujours des riverains grincheux.

Plus sérieusement, le livre suit aussi un fil politique : si l'abondance règne dans l'espace, la pauvreté fait toujours des ravages sur Terre, au grand étonnement de Swan, qui est obligée de se rendre compte que des forces puissantes ont intérêt à l'existence d'une masse de miséreux. Et tout progrès bénéfique pour l'humanité dans son ensemble doit faire l'objet de négociations délicates.

L'abondance encore est un mot-clé pour la forme même du roman. On y

trouve les intrigues policière, politique, environnementale et sentimentale (vous verrez), mais aussi quantité de notes destinées à mettre en place le contexte, à bâtir de force l'« encyclopédie » du livre. La présentation abandonne le formalisme asimovien pour adopter la forme de fragments journalistiques, évocateurs du *cut-up*.

Bref, on se plonge dans ce livre, et on s'y perd, comme Swan se perd volontairement dans la toundra livrée au dégel, pour le plaisir de courir avec une meute de loups réintroduits. Et si notre plaisir ne sera pas aussi animal que celui de l'héroïne, nous ne le boudons pas pour autant : Robinson nous éblouit d'un kaléidoscope de paysages et d'espairs.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

John SCALZI
La controverse de
Zara XXIII
(Fuzzy Nation)

L'Atalante,
« La Dentelle du Cygne »,
février 2018, 320 p., 19,90 €

Voilà ce qui est pour moi de la littérature intelligente. Et je ne saurais trop recommander aux enseignants d'inviter leurs élèves, leurs étudiants à sa lecture. D'abord parce qu'elle est traitée sur le mode humoristique et ensuite car il s'agit de Science-Fiction, c'est-à-dire que d'une part l'auteur est allé vers vous avec son humour et que d'autre part vous pouvez aller vers lui parce qu'il ne vous agresse pas en vous parlant de votre réalité.

L'auteur présente son roman comme une nouvelle version d'un roman de H. Beam Piper *Les hommes de poche* paru en 1962 aux USA et traduit en français en

1977¹⁵. Pour ceux qui voudraient aller un peu plus loin, je mentionnerai deux autres références à l'idée qu'illustrent ces romans : *Les animaux dénaturés* de Vercors et *La controverse de Valladolid* de Jean-Claude Carrière. Pour mémoire, la pièce de J. C. Carrière fait référence au débat qui eut lieu au XVI^{ème} siècle pour décider si les Indiens d'Amérique latine étaient ou non humains.

Zara, c'est Zarathoustra, une planète livrée à l'exploitation minière organisée par une société privée. Des prospecteurs indépendants sous contrat y cherchent des pierres précieuses. Jack Holloway y travaille avec son chien Carl auquel il est parvenu à faire faire des mises à feu d'explosifs. Un soir alors qu'il vient de dénicher un filon et de déclencher un effondrement qui aurait dû lui coûter sa licence il découvre des intrus « petites boules de poils » dont le comportement est particulier. Et bien sûr, le premier problème est que cela remet en cause l'exploitation de la planète, puisque selon la loi il n'est pas possible d'en exploiter une qui soit habitée par des êtres intelligents.

Vous voyez l'intérêt de ce roman sur le plan pédagogique, mais si je vous précise que Holloway était avocat avant d'être radié du barreau vous comprendrez où se situe l'humour. Je pense que les cinéphiles verraient bien James Stewart dans le rôle de Holloway, ou Pierre Richard.

A lire, avant d'offrir à ceux qui se posent encore des questions...

—Noé Gaillard

- Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur www.daily-passions.com

15. Avec sa suite *Tinounours Sapiens*, chez « Le Masque Science-Fiction », n°s 64 et 76.

Essai

**Dominique SOULÈS
et Florence TRAISNEL
(dir.)**

***Antoine Volodine et la
constellation « post
exotique »***

N° 322 (2/2016) de la Revue des
Sciences Humaines (Lille,
Presses universitaires du
Septentrion) 238 p., 27 €

Il est agréable d'avoir des nouvelles d'auteurs que l'on a pu perdre de vue depuis le petit monde de la science-fiction, quand ils sont allés se perdre du côté de la littérature « générale » ou « légitime », y ont bien réussi, et n'y ont pas vraiment abdiqué leurs origines, ni leur singularité, ni leur univers, d'ailleurs déjà singulier aux temps déjà lointains de la collection « Présence du futur ». On aura compris que le pluriel est ici purement formel, tant l'itinéraire de Volodine a été spécifique. Mais ceci ne change rien au plaisir qu'il peut y avoir à lire ce recueil d'études, qui lui est consacré comme constructeur non seulement d'un univers spécifique mais aussi d'un monde littéraire presque aussi fictif ou fictionnel, d'un courant – le « post-exotisme » – inventé de toutes pièces, qu'il fait exister depuis quelque vingt ans, et dont les auteurs allégués sont aussi des personnages de ses fictions (Elli Kronauer, Lutz Bassmann ou Manuela Drager, signataires de volumes réels ou énumérés dans de supposées bibliographies – il est une bande d'écrivains à lui tout seul, pour paraphraser ou détourner une vieille chanson de Renaud, qui ne relève certes ni de la même démarche ni du même univers).

Rappel des thèmes, présentations des liens (« porosités ») avec le cinéma, la

photographie ou le texte politique (slogans, manifestes etc.), jeu des références aux « hétéronymes », auteurs « adultes » ou « pour enfants », hommes ou femmes, et enfin textes-hommages (plus deux textes de l'intéressé)... voilà le programme du volume. Et on notera que contrairement à toutes les traditions, il n'y a pas ici de dénégation de la filiation avec la science-fiction, même si, « sérieux » universitaire oblige, il est précisé que les « modèles science-fictionnel et anti-utopique » sont « revisités, dévoyés, dépassés ». L'univers fictif, partagé d'auteur réel en auteurs imaginaires, avec toutefois quelques variantes, est évidemment présenté, entre déglingue manifestement soviétique, trahison des utopies, camps de concentration, effondrement laissant place à un monde pas vraiment plus vivable et où les ancien(ne)s combattant(e)s retraité(e)s de la révolution remâchent leur échec et fonctionnent en sectes rajoutant de l'absurdité à l'absurdité... On peut d'ailleurs s'étonner, mais peut-être n'était-ce tout simplement pas le propos, de l'absence de références à l'Histoire et aux courants politiques, au groupe bien identifié auquel a appartenu Volodine et à son regard d'abord sur l'URSS brejnevienne et post-brejnevienne, puis sur l'effondrement d'icelle et la situation qui en a été héritée : l'évolution du monde décrit, ou des mondes décrits, a sans nul doute une logique propre, doit certainement à une évolution personnelle, mais les premiers volumes datent d'avant la chute du Mur de Berlin, et l'Histoire de ces trente dernières années n'a pu que la conditionner. Par ailleurs, il me semble qu'il n'y a dans tout le volume qu'une référence explicite à un courant politique, mais tellement marginal voire archéologique vu de France¹⁶ qu'une partie des

16. Des textes bordighistes initialement parus en Belgique ont été publiés voici longtemps dans la collection « 10-18 » (Jean Barrot [éd.], *"Bilan", contre-révolution en Espagne 1936-1939*, Paris, Union générale d'Éditions, 1979) ; pour la période 1911-1926, les écrits d'Amadeo Bordiga, fondateur napolitain du PCI évincé ensuite par les Turinois

lecteurs pourrait l'imaginer aussi imaginaire que le post-exotisme, le bordighisme, défini à leur usage comme une « variante de pensée révolutionnaire trotskyste » ce qui aurait d'ailleurs étonné éponymes et militants ; il apparaît au détour d'un haïku, dans un recueil¹⁷ publié sous le nom de Lutz Bassmann et supposé raconter une sorte de goulag, identifie un des personnages et marque l'impossibilité de la solidarité dans l'univers concentrationnaire¹⁸ (« Après la répartition du pain / le bordighiste exprime des doutes / sur l'avenir de l'humanité » — cité p. 165). Mais ce sont peut-être là vaticinations d'historien bougonneur. L'important est ailleurs, dans le rappel d'un univers sinon tout à fait de science-fiction (encore que bien des éléments du genre soient convoqués ici et là, des missions d'exploration sous forme d'immersion chronométrées au bestiaire imaginaire, chauve-soubises et autres bestioles) en tout cas de politique-fiction et d'une certaine façon de littérature-fiction, entre d'une part ce qui est raconté et qui renvoie à des réalités très concrètes du XXe siècle et de notre début de XXIe, et d'autre part le « post-exotisme » imaginaire, riches d'auteurs qui ne le sont pas moins mais dont les livres sont parfois bien réels, ce qui pourrait bien donner envie d'aller jeter un coup d'œil de ce côté-là.

—Éric Vial

autour de Gramsci et Togliatti petit à petit en Italie, par Graphos à Gênes pour les deux premiers tomes parus à la fin du siècle dernier, puis depuis 2010 par la *Fondazione A. Bordiga* à Formia (le tome 6 date de 2015). On ne prétendra pas que ce soit une lecture à conseiller, sauf pour l'historien en service commandé.

17. Lutz Bassmann, *Haïkus de prison*, Lagrasse, Verdier, 2008.

18. Sans doute plus qu'il n'est « une allégorie du statut pitoyable de la question du Commun et du communisme aujourd'hui » comme il est supposé, toujours p. 165.

Horreur

Jean TEULÉ
Entrez dans la danse

Julliard, février 2018,
158 p., 18,50 €

Est-ce que cela relève de ce qui nous intéresse ici, ou qui nous intéresse marginalement ? Du fantastique, par exemple ? Il y a en tout cas de l'horreur, et de l'inexpliqué. Au départ, quelque chose de très ordinaire autrefois sous nos climats, et qui continue sous d'autres : une famine, liée aux aléas climatiques, à la sécheresse, à Strasbourg à l'été 1518. Avec ses effets concrets dès les premières pages, façon coup de poing dans l'estomac, sur deux couples que l'on va retrouver ensuite : infanticide faute de pouvoir nourrir l'enfant d'un côté, cannibalisme après infanticide d'un autre, et ce n'est qu'un avant-goût, si on ose dire. Il est vrai que la couverture, deux squelettes pourvus d'encore quelques cheveux, exécutant une danse macabre, a annoncé la couleur. La danse, justement, s'y ajoute, réaction soudaine, inexplicée, contagieuse, élément qui relèverait du fantastique s'il n'était historiquement tout à fait attesté — ce qui exclut le présent récit de la définition de Todorov —, mouvement collectif qui emporte la raison. Face à cela, les autorités civiles essaient un moment de canaliser le mouvement par la musique, les autorités religieuses sont bien plus expéditives — il faut dire que ces dernières, assez conformément à leur état du début du XVIe siècle, se montrent parfaitement répugnantes, méprisantes, avides, aux antipodes de toute charité, prêtes au massacre et au mensonge — au moment où elles sont menacées dans leur pouvoir

et leurs richesses par les idées d'un certain Martin Luther. Le tout raconté dans une langue où l'argot et les anachronismes créent des altérités paradoxales, renforcent les distances et l'étrangeté : que « le clergé se marre » ou qu'il soit question avec une ironie grinçante de « flash mob » ou d'« ambiance *night clubbing* », et réussissent tout à la fois à aggraver la violence des situations et à susciter de brefs soulagements... Au total, les amateurs de fantastique, peut-être de *fantasy*, en tout cas d'horreur ou de *gore* (même si ce dernier genre semble s'être largement dissous dans le jeu vidéo) y trouveront sans doute leur compte.

—Éric Vial

Science Fiction

David WEBER

***Au champ du
deshonneur***

*(Honor Harrington :
Field of dishonor)*

L'Atalante Poche, janvier 2018,
475 p., 9 €

Première parution française :
L'Atalante, 2001.

L'héroïne de ce roman est Honor Harrington, et ce n'est pas sa première « aventure ». Si j'ai bien compté, elle en est à 14 épisodes et celui-ci est le 4e, paru en 1994 aux Etats-Unis. Mais qu'importe, comme l'auteur insère avec subtilité les informations qui peuvent faire défaut au lecteur, cela peut se lire sans connaissance des épisodes précédents.

Les amateurs de films où des cours martiales cherchent à punir des inconséquents vont se réjouir. Weber nous plonge dans la/une société mantikorienne gouvernée par une reine et deux chambres, monarchie parlementaire. Une société où le pouvoir conféré par la naissance autorise beaucoup de choses.

Ainsi le Capitaine de vaisseau Honor Harrington, qui a eu une conduite héroïque et intelligente lors de la dernière attaque des Havriens, est en bute depuis longtemps à la suffisance de Lord Pavel Young qui, lui, a fait preuve d'une singulière lâcheté lors de ladite attaque. Pour des raisons politiques, la cour martiale ne condamne pas vraiment Lord Young. Pour des raisons politiques et techniques, Honor Harrington est un peu écartée, le temps que le navire qu'elle commande soit réparé... Et que le gouvernement parvienne à faire voter une déclaration de guerre contre les Havriens. Mais Lord Pavel poursuit son harcèlement et va même trop loin en se payant les services d'un spécialiste des duels. Honor peut compter sur ses amis — politiques et militaires, mais c'est elle qui, contre vents et marées, rétablira sa dignité.

Raconté ainsi, cela peut paraître simpliste. C'est peut-être plus simplement banal ou très manichéen — d'un côté le bien avec Honor Harrington (presque parfaite) et ses amis, de l'autre le mal, Lord Young, son « mercenaire » et les politiques qui le soutiennent. Mais c'est écrit, construit en finesse pour que le lecteur pose le moins longtemps, le moins souvent possible son livre. Tout le protocole, les oppositions de protocoles entre la capitale et la province, permettent d'affiner les portraits des personnages que leurs états d'âmes — pour ce qui est des « gentils » — rendent sympathiques (la reine a par exemple un petit côté bourgeois qui la rend humaine). Il y a beaucoup de plaisir à lire ce genre de roman : nous savons ce qui va se passer, et nous sommes ravis de la façon dont c'est raconté. Cela me fait penser à ces films étatsuniens dans lesquels l'avocat de la défense énerve son confrère de l'accusation et le fait sortir de ses gonds... Et cela donne envie de suivre d'autres aventures de la dame Harrington.

—Noé Gaillard

- Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur www.daily-passions.com

Science Fiction

Gandahar n° 12
Les grandes dames de
la SF française

Revue dirigée par Jean-Pierre
Fontana, avril 2018, 126 p., 8 €

Gandahar est un trimestriel édité par l'association GandahaR. Si je prends la liberté de vous en parler c'est parce que, malgré quelques défauts, il rend compte de la SF francophone au féminin.

Le premier des défauts, son rédacteur en chef en convient : « On pourra nous reprocher l'absence de quelques autres. Il nous a fallu choisir dans la limite de l'espace disponible. Peut-être pourrions nous un jour leur consacrer un autre numéro de *Gandahar*. » Et cela ne serait que justice, mais surtout permettrait de présenter les auteures plus récentes.

Le plus gros défaut est pour moi double. Pourquoi avoir présenté les textes par ordre de parution ? et non avoir suivi l'ordre des dates de naissance ? Cela aurait peut-être mis en évidence des « époques ». Avant de passer à l'autre aspect de ce défaut, je me permettrai de regretter l'absence de texte inédit, ceux présentés ne sont qu'en partie rares. Et s'ils sont tous de bonne tenue, ils ne sont qu'amuse-bouche avant d'aborder plus avant ces auteures. L'autre aspect c'est l'absence d'appareil critique, d'analyse. Comme une explication du fait que, débutant sous le nom de Julia Verlanger, la même, après une éclipse d'une bonne dizaine d'années revienne en Gilles Thomas. Ou un commentaire mettant en évidence le changement — on dira de style — avec l'apparition de Christine Renard. On notera que s'il existe une édition intégrale de l'oeuvre de Julia Verlanger-Gilles Thomas, et des ré-éditions de Nathalie Henneberg, on attend toujours une intégrale de Christine Renard... ou de Noëlle Roger. Ne vous étonnez pas si je ne

demande pas d'intégrale des trois auteures restant, c'est qu'elles sont bien vivantes, et que leur oeuvre est loin d'être achevée et doit donc être suivie.

En tout cas, ce numéro de *Gandahar* vous offre la possibilité de faire connaissance avec la fine fleur de la SF francophone féminine.

—Noé Gaillard

PS : Pour les amateurs, le numéro 8 de *Gandahar* propose dix nouvelles d'un auteur intéressant : Robert F. Young.

- Une version sensiblement différente de cette chronique est parue sur www.daily-passions.com

Science Fiction

Les finalistes du Prix
Rosny aîné 2018

Comité du Prix Rosny aîné,
août 2018, 98 p., hors commerce

Pour les petits nouveaux qui pourraient pointer leur nez, rappelons que le Prix Rosny aîné est décerné chaque année à un roman et une nouvelle écrits en français, d'après un vote des fans, organisé en deux étapes : un premier tour entièrement ouvert permet de choisir 5 finalistes par catégorie. La grande dispersion des votes signifie que les places sur ce podium se jouent à peu. Les heureux sélectionnés sont départagés par un vote des participants à la convention nationale de l'année.

Et en cette année 2018, il s'agissait de Nemo, la 45e Convention Nationale de SF, tenue à Amiens en juillet. Comme toujours, un recueil des nouvelles finalistes est mis à disposition des participants paresseux qui n'auraient pas tout lu pendant l'année 2017, ce qui est bien évidemment mon cas. Et ce recueil n'est pas destiné à la vente, vous ne le retrouverez pas (officiellement), mais je

vous incite à vous procurer les textes que vous auriez envie de lire dans leurs sources originales, à savoir :

Andréa Deslacs : « Comme un tétard dans l'eau », in *AOC* n° 46 ;

Loïc Henry : « Vert Céladon », in *Galaxies* n° 49 ;

Grégoire Kenner : « Ophélie », in *Galaxies* n° 45 ;

Laurence Suhner : « Le Termineur », in *Le Termineur* (recueil), L'Atalante ;

Pierre Brulhet : « Isaac », in *Dimension Révolte des machines*, anthologie parue chez Rivière Blanche.

Le contraste est frappant avec l'an dernier¹⁹, ou l'année précédente²⁰. À grands traits : les auteurs sont moins expérimentés, les textes plus courts, et se concentrent sur une SF beaucoup moins teintée de fantastique ou de *fantasy*. Autre détail, l'absence cette année de tout texte paru dans *Bifrost*, alors que *Galaxies*, que j'aurais tendance à considérer comme une revue moins productive en textes de premier rang, est représentée par deux nouvelles²¹. Celle de Grégoire Kenner se distingue par l'emploi d'un langage hyperpoétique — de façon strictement subordonnée à la logique de l'intrigue, m'empêchant-je d'ajouter. Toutefois, son argument m'a semblé trop ténu pour emporter la conviction. En revanche Loïc Henry (ne pas confondre avec Léo Henry, finaliste en catégorie romans) a créé un univers complexe dans lequel les retournements se succèdent en peu de pages : Santxo, juvénile délégué du Vatican expert en arts de combat, arrive sur la planète Balafenn, où doit se produire une « occurrence », événement d'importance mystique. Et c'est la première fois que cela ne se produit pas

19. Cf. chronique du recueil de 2017 dans *KWS* n° 82, mai 2018.

20. Cf. chronique du recueil de 2016 dans *KWS* n° 79, janvier 2017.

21. Le rédacteur en chef de *Galaxies* organisait la convention cette année, mais cela n'a pas d'effet direct sur le processus de vote de premier tour du Prix Rosny aîné.

sur la Terre. Je vous laisse découvrir la suite, sur ce monde où les émotions correspondent à des couleurs. Une faiblesse : l'usage rudimentaire, sans examen critique, qui est fait de la tradition et du décorum catholiques.

Il est de pires textes. Celui d'Andréa Deslacs, s'il se tient globalement dans son pessimisme sans concessions concernant le futur de notre environnement, n'est guère original dans sa confrontation entre l'image d'eux-mêmes que donnent les *geeks* et leur aspect dans la vie réelle. Pierre Brulhet, placé en fin de recueil au mépris de l'ordre alphabétique (adopté par ailleurs), n'est guère meilleur : sa scène de fraternisation dans une guerre entre humains et robots n'échappe pas aux clichés du genre. Les deux se lisent agréablement, cela dit.

Reste Laurence Suhner avec un texte hors normes, rédigé dans la foulée des spectaculaires découvertes de l'expérience TRAPPIST, avec l'aide de certains des astronomes impliqués, et publié en version anglaise dans *Nature*. Vous vous souviendrez que des chercheurs d'explanètes en ont découvert tout un chapelet en orbite autour d'une naine rouge : le peu de lumière produit par leur étoile place la zone habitable, celle de l'eau liquide en surface, à très grande proximité du foyer. Les planètes ont donc des périodes très courtes (des années de quelques jours), sont proches, se voient très bien l'une de l'autre, et permettent un voyage interstellaire bien plus aisé que dans notre système. Du pain bénit pour l'auteur de SF, et l'occasion de se délecter d'un rare et trop bref exemple de *hard SF* française... à ceci près que l'autrice est suisse ! Et le buzz déjà produit par son texte a mené à une victoire sans surprise, mais largement méritée.

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :

nous consulter

Les numéros 1 à 82 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).